

DÉCODER LE MONDE

CHAQUE MOIS, UN SUJET LIÉ À L'ACTUALITÉ DES DROITS HUMAINS OU À L'ÉVOLUTION DE NOS SOCIÉTÉS, À DISCUTER DANS VOTRE GROUPE AMNESTY.

FÉVRIER 2024

Dans « L'opposé de la blancheur », paru en octobre 2023 au Seuil, Léonora Miano se livre à une analyse aussi fine qu'implacable de ce « problème blanc », depuis les traites négrières et la colonisation jusqu'au présent. Car, sans prise de conscience de ce qu'est la blancheur, il est impossible de transformer ce qui s'est transmis de génération en génération, à la fois comme un patrimoine et un secret de famille, certes gênants mais qu'il faut regarder en face. Les Dcod le monde de janvier et février 2024 vous invitent à lire et discuter deux passages extraits de l'ouvrage.

Une idée d'article pour un prochain *Dcod le monde* ? Envie qu'on y aborde telle thématique ?
Adressez propositions et requêtes à acaudron@amnesty.be

« L'OPPOSÉ DE LA BLANCHEUR », DE LÉONORA MIANO

Second extrait pp 80-88.

La blancheur, qui se manifeste avec vigueur en France dès lors que certaines thématiques viennent sur le devant de la scène, traite son expérience coloniale par la mise à distance. La manière dont la France fut transformée par ce pan de son histoire n'est pas évoquée. Le vécu intime des Français qui naquirent ou s'établirent dans les pays colonisés est méconnu. Il constitue un récit riche et complexe, mais cela n'occupe que peu de place dans la littérature française. Le colonialisme, en France, se limite à ce que vécurent les autres quand on se rendit chez eux non pour les rencontrer, mais afin de les faire exister, de révéler au monde leur présence. Jadis, on parlait de découverte pour désigner le processus par lequel le regard européen, se posant sur ce qui devait être un vide sidéral, faisait surgir d'un coup territoires et peuples. Il ne peut donc y avoir d'histoire commune, bien que cette expression soit souvent employée par les acteurs politiques. Il n'y a pas d'histoire partagée entre le Créateur et les créatures, pas de fraternité possible. Le colonialisme, en France, c'est l'histoire d'autres que soi. Contrairement à ce que l'on pourrait penser compte tenu des stratégies mises en place pour passer sous silence l'histoire de l'esclavage colonial et réserver le plus possible cette question au domaine académique, la France ne recule pas vraiment devant la remémoration de l'ère coloniale. Elle a trouvé une manière de s'y confronter qui lui permet de garder la main, de faire valoir une puissance révolue qui la rassure encore sur sa capacité à dominer, au moins en Afrique. C'est ce que révèle son attachement aux artefacts subsahariens consignés dans ses musées, surtout dans leurs remises d'ailleurs, puisqu'à peine 10 % des pièces détenues sont montrées au public.

On s'étonne que le rapport profond du pays à ces objets ne soit pas interrogé. En particulier à notre époque où les Français, dit-on, sont en proie à l'insécurité identitaire, à la peur d'une dissolution dans l'Afrique. Que signifie alors le besoin de posséder ces objets soustraits au continent honni ? Après des siècles de fréquentation des peuples de cette région du monde, les Français n'ont fait entrer dans leur langage courant aucun mot issu d'une langue subsaharienne. Nous ne parlons pas ici de termes supposément empruntés à ces langues puis francisés, puisqu'ils ont été altérés. Nous ne parlons pas non plus du vocabulaire témoignant des mutilations du français dans les pays subsahariens. Ces mots-là, qui font parfois leur entrée dans le dictionnaire, suscitent l'enjailllement¹ et peuvent être adoptés parce qu'ils confirment la pérennité de l'influence culturelle française au sud du Sahara. Volontiers accueillis en France sans y être amplement utilisés, les mots du français dit d'Afrique laissent entendre que ce ne fut pas si terrible d'interdire aux écoliers subsahariens de parler leur langue maternelle et de les humilier quand ils le faisaient. Ils donnent l'impression d'une acceptation plutôt joyeuse de la mue identitaire imposée aux Subsahariens. Que dirait alors l'inclusion de mots strictement subsahariens dans le lexique quotidien des Français ?

Le seul exemple connu fut circonscrit à un lieu, à un moment. Il s'agit de l'emploi du mot *vuvuzela*. Il fallut bien prononcer celui-ci pendant la Coupe du monde de football de 2010, laquelle se tint en Afrique du Sud. Il était alors difficile d'échapper au son strident de cet instrument, de commenter la compétition sans le mentionner. Mais la trompette sud-africaine et son nom restèrent dans leur pays. Ceux des supporters européens qui auraient voulu les adopter durent se soumettre à l'interdiction en Europe de la *vuvuzela*. Il fut en effet décrété que son adoption dénaturerait la pratique européenne du football, ce qui signifie que la *vuvuzela* représentait une menace identitaire. Les mots suffrirent-ils jamais pour dire la stupéfaction devant ce refus de la moindre imprégnation étrangère en matière d'identité, de la part de gens qui recoururent à la violence pour propager à travers le monde tous les aspects de leur culture, détruisant au passage de nombreuses autres ? Que ce soit à travers le mot *vuvuzela* ou un autre, les langues subsahariennes ne sont pas conviées à pénétrer dans cette fameuse civilisation de l'universel qui se fonderait sur des apports multiples. Et nul n'entend les y forcer, pourvu qu'elles continuent d'être partagées sur le continent africain. Mais alors, si ces langues sont considérées comme trop étrangères, trop différentes, porteuses de troubles dans l'identité trop sévères pour que l'on se risque à en assimiler le moindre mot, que dire des artefacts reclus dans les musées ?

Ces objets matérialisent la vision du monde que véhiculent les langues dont un seul vocable ne saurait siéger dans un énoncé français. Les détenir après leur avoir conféré un statut qui n'était pas le leur à l'origine et pour ne rien en faire de très précis quand ils étaient destinés à des usages concrets, c'est se définir soi-même par la violence exercée, au point de devoir conserver coûte que coûte ces pièces. C'est proclamer cette blancheur dont on ne tolère pas qu'elle soit nommée. Car, que va-t-on admirer lorsque l'on se rend dans les musées dédiés à l'incarcération d'une part de l'âme subsaharienne, sinon le prestige acquis par la violence et la dépossession ? Ce ne sont pas les créations de l'autre que l'on veut voir. C'est la puissance de son propre geste prédateur qu'il importe de renouveler interminablement. Cette monstration de soi-même, à travers le corps fétichisé de l'autre ou sa création appropriée est la manière dont la France fit le choix d'écrire sa remémoration de l'ère coloniale. Lorsque l'on se rend dans un musée européen exposant des objets subsahariens, ce n'est jamais à une histoire commune que l'on est confronté, car il n'en est pas question. Réduit au silence dans ce cas précis, l'autre n'apparaît que pour donner à voir l'altérité conquise et, de plus, détournée d'elle-même. C'est, en somme, un spectacle permanent de la profanation qui s'offre aux regards, et avec l'assurance d'une totale impunité, dans la mesure où l'on s'est doté de lois permettant le recel à perpétuité du butin colonial.

Il n'est pas exagéré de parler ici de sacrilège, un bon nombre des objets soustraits à leurs détenteurs légitimes revêtant un caractère sacré. Cet aspect du sujet est d'ailleurs très intéressant lui aussi, et rarement examiné avec le sérieux qu'il mérite. La colonisation européenne eut bien un volet religieux, puisqu'elle consista à évangéliser des peuples ayant alors leurs propres croyances et relations avec le divin. C'est au nom d'un dieu plus vrai, dont le message se voulait universel, que les Subsahariens furent débarrassés de leurs objets culturels - que l'on conserva néanmoins. Le dieu véritable est désormais oublié dans la France qui continue à mettre en scène, dans ses musées, des artefacts jadis considérés comme sataniques. Ce n'est pas seulement le dieu chrétien qui est de nos jours mis au rebut, mais une bonne partie des valeurs, du mode de vie qui l'accompagnaient. La France de notre temps, qui se veut meilleure de celle de ses pères, en particulier dans son progressisme - on reprendra le mot sans chercher à le définir tant sa signification est la plupart du temps insaisissable -, semble différente de celle qui s'abattit sur les Subsahariens, les forçant à un remodelage sans lequel ils se seraient condamnés à mort. Aujourd'hui, il faut réapprendre à faire

¹ Terme utilisé notamment en Côte d'Ivoire pour désigner une festivité, un amusement, un charivari. [Note de la rédaction]

partie du vivant, renoncer à ce qui était présenté comme le sommet de la modernité, retrouver frugalité et naturel. Il convient désormais de combattre la forme du patriarcat que l'on imposa aux Subsahariens et qui sapa le pouvoir des sociétés de femmes. L'exposition par les femmes de leur corps est dorénavant un acte de liberté, l'affirmation d'une souveraineté, quand celles de nos aïeules qui vivaient poitrine nue furent perçues comme sauvages. On informe les Subsahariens que les races n'existent pas, que la faute est imputable à l'ignorance des prédécesseurs, mais puisque cela ne modifie en rien leur quotidien, ils entendent conserver la race qui leur est attribuée. On leur explique qu'il faut accepter toutes les formes de sexualité quand beaucoup parmi eux le faisaient autrefois et qu'on leur apprend alors que le dieu véritable voyait en cela une abomination.

Et tandis que ce discours est tenu, ce que l'on ne mesure pas, c'est la violence réitérée. D'abord, on piétine les croyances des gens au nom des siennes propres qu'on les amène à adopter. Puis on explique que ce en quoi on disait avoir foi n'était que fadaïses obscurantistes et qu'il s'agit maintenant de se montrer rationnel. Ce « Dieu Tout-Puissant » qui fut invoqué dans les premières lignes de l'Acte général de la conférence de Berlin, laquelle scella en 1885 le partage de l'Afrique entre Européens de l'Ouest, n'était-il qu'une mauvaise plaisanterie ? Que furent alors ceux qui acceptèrent le christianisme et le transmirent à leur descendance ? Qu'on le dise clairement, c'est le moment. Car ceux des Subsahariens qui s'en réclament sont nombreux et n'envisagent pas de le répudier. Ce que la blancheur voudrait à présent transformer chez les Subsahariens c'est ce qu'elle leur apporta jadis comme vecteur de civilisation voire d'humanisation. À combien de mutations identitaires peut-on soumettre les autres, à quel rythme et au nom de quoi exactement, si ce n'est la supériorité de l'occidentalité ? Ce que la France actuelle, très sécularisée, a conservé de l'époque où elle se faisait obligation d'évangéliser les sauvages, c'est la certitude de détenir des vérités révélées. Il faut alors la suivre dans tous ses revirements, ce que les Subsahariens du XXI^e siècle ne sont pas pressés de faire, et leur réticence se montrera parfois fantique.

Il est impossible d'exiger des gens qu'ils se jettent aux égouts chaque fois qu'on le décide. À défaut de remonter la trace effacée de leurs ancêtres qui n'étaient ni des Africains ni des Noirs, les Subsahariens du XXI^e siècle comptent se satisfaire des identités cabossées que leur a léguées la colonisation européenne. S'ils consomment volontiers les produits de la modernité, ses évolutions sociétales, présentées comme progressistes, ne les séduisent guère. Et sur ce chapitre dont ils font désormais le terrain privilégié de la résistance à l'oppression, leur détermination pourrait surprendre. On aura beau les traiter de conservateurs, de réactionnaires même, ils s'en glorifieront, confortés dans cette attitude par l'apparition sur la scène internationale de puissances tenant tête à l'Occident tout en se montrant rétives à adopter ses mœurs. Pour un grand nombre d'entre eux, c'est aussi de cette manière qu'ils se déferont de l'emprise coloniale. On le constate par exemple dans ce qui fut le pré carré français, où la volonté de repousser l'ancien colonisateur se manifeste également dans le domaine de la morale, bien que cet aspect de la question ne soit pas souvent souligné par les observateurs.

ACCUEILLIR LA DIVERSITÉ CULTURELLE

Extrait de hooks bell, De la marge au centre – Théorie féministe, Éditions Chambourakis, 2017, pp. 139-140.

Si les interactions entre femmes issues de différents groupes ethniques sont difficiles, voire parfois impossibles, c'est aussi à cause de notre difficulté à reconnaître que certains schémas comportementaux existant dans une culture peuvent être tout à fait incompréhensibles dans une autre, et qu'ils peuvent revêtir différentes significations selon les contextes culturels. En donnant à plusieurs reprises un cours intitulé « Third World Women in the United States », j'ai compris l'importance d'apprendre et de décortiquer ce qu'on appelle « les différents codes culturels ». Une étudiante Asiatique-Américaine d'origine japonaise a un jour expliqué sa réticence à s'impliquer dans des organisations (...) par le fait que les activistes (...) avaient tendance à parler vite sans faire de pauses, à réagir au quart de tour et à avoir toujours une réponse prête à être exprimée. Elle avait été éduquée à marquer des pauses et à réfléchir avant de parler, ainsi qu'à prendre en compte l'impact des mots sur les autres, ce qui selon elle « était une caractéristique typique des Asiatiques-Américains ». Elle a expliqué qu'elle ne s'était jamais sentie à l'aise lors des différentes occasions où elle avait pris part à des groupes (...). Dans notre classe, nous avons appris à faire des pauses et à les apprécier. En partageant ce code culturel, nous avons créé une atmosphère de classe favorable à différents modes de communication. En l'occurrence, cette classe était majoritairement composée de femmes noires. Plusieurs étudiantes blanches se sont plaintes que

l'atmosphère en cours était « trop hostile ». Elles ont cité en exemple de cette hostilité le niveau sonore des cours et les confrontations directes qui avaient lieu dans la salle avant le début des cours. En réponse à cela, nous leur avons expliqué que ce qu'elles percevaient comme de l'hostilité et de l'agressivité étaient pour nous des taquineries ludiques et des expressions affectueuses de notre plaisir d'être ensemble. Notre tendance à parler fort nous semblait être une conséquence du fait d'être nombreuses à parler dans la même pièce, mais aussi un trait culturel : nous étions beaucoup à avoir été élevées dans des familles où l'on parlait fort. De par leur éducation blanche de classe moyenne, les étudiantes que notre comportement avait mises à l'aise avaient été conditionnées à assimiler la voix forte et les paroles directes de la colère. Nous leur avons expliqué que nous n'identifions pas ces choses de la même manière, et les avons encouragées à changer de perspective et à voir plutôt cette façon de s'exprimer comme une forme d'affirmation. À partir du moment où elles ont adopté ce nouveau point de vue, elles ont non seulement commencé à vivre le cours d'une manière plus joyeuses et créative, mais elles ont aussi compris que le silence et les propos calmes et posés pouvaient dans certaines cultures être assimilés à de l'hostilité et de l'agressivité. En apprenant de nos codes culturels réciproques et en respectant nos différences, nous avons ressenti un certain sens de la communauté, de la Sororité. Le respect de la diversité n'entraîne pas l'uniformité ou l'aseptisation.